

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Pissa! Piza!

Réal Ouellet

Number 68, Fall 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21113ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ouellet, R. (1997). Pissa! Piza! *Nuit blanche*, (68), 26–27.

Pissa ! Piza !

– Pissa ! Piza ! One dollar. Kôla ! Bi-ère ! Pissa ! Piza !

Un serveur élégant, portant pantalon marine, chemise grise à col blanc et toque blanche, zigzaguait parmi les grappes de vacanciers étendus sur la plage de sable beige : des Québécois, des Allemands, des Hollandais, quelques Argentins et Italiens. Souriant, la démarche souple, il portait dans sa main droite levée au-dessus de l'épaule un large plateau rempli de petites pizzas qui laissaient dans l'air un sillage odorant.

Hélé par un groupe à l'accent rocailleux, il fit tourner légèrement le plateau comme un danseur qui présenterait une rose à la Belle au bois dormant. Il repartit avec la même grâce tournoyante pour remplir à nouveau son plateau. Dès qu'ils eurent avalé leurs pizzas en trois bouchées, les touristes s'agitèrent bruyamment. Un homme longiligne étendu sur une toute jeune fille brune aux cheveux noirs riait grassement pendant que son voisin, carré et ventru, tapait les fesses d'une autre fille qui jetait de petits cris diphtongués au milieu de rires et d'exclamations inarticulées.

Malgré un haut-le-cœur, Philippe Bouchard ne pouvait s'arracher les yeux de la scène. Un des énergumènes tourna la tête vers lui, comme s'il lisait dans son regard une approbation. Philippe s'en voulait d'encourager involontairement une vulgarité qui choquait en lui une certaine vision du monde qui le rassurait. Cette scène sous les palmiers, face à une mer tiède aux eaux turquoises, claires et changeantes, n'était pas seulement laide ; elle était absurde. Quelque chose souffrait en lui, dans cette fille, comme si sa propre dignité était offensée.

Ramassant en hâte sa serviette et son sac de plage, il partit en courant vers la jetée, le cœur tremblant. Il avait beau tenter de se calmer en se disant que laideur et beauté, misère et opulence insolente voisinent dans la vie, il n'arrivait pas à chasser son malaise. Il entra dans un bar rudimentaire, commanda une

bière et alla s'asseoir dans un coin ombré. Il n'avait pas bu deux gorgées qu'un touriste s'approcha de lui :

– Schön ! Schön ! Hé !

Il se retint d'esquisser le sourire mécanique qui lui venait habituellement dans ces circonstances. Mais l'autre ne lâchait pas :

– What a fine place ! And all these girls ! Well shaped and so...

Philippe abandonna brutalement sa bière et l'homme qui admirait les « well-shaped girls » pour prendre vers le petit bois, à quelque cent mètres de l'hôtel.

– Ah ! mi amigo ! mi amigo !

C'était un vendeur de la plage à qui il avait acheté un chapeau la veille. Cuisinier de métier, il avait abandonné casseroles et fourneaux pour tresser des chapeaux de feuilles de palmier et les vendre aux touristes. Philippe n'eut pas le courage de le fuir :

– Buenos días. ¿Que tal ?

Le petit homme brun à moitié édenté sourit de tout son visage rayonnant. Il parlait sans arrêt avec des gestes saccadés, ponctuant certains mots d'un hochement sec de la tête. De cette marée verbale, Philippe comprit que l'autre lui apporterait le lendemain sur la plage de la langouste cuite avec du citron et des herbes. « Nada payer », répétait-il, « Nada payer ». Par faiblesse ou par crainte de peiner son tresseur de chapeaux, il accepta mais s'en repentait aussitôt, étant venu dans ce pays pour trouver la paix et soigner sa peine d'amour.

Il retourna vers la plage et vit trois jeunes filles brunes – des *chicas* – s'approcher le sourire engageant. Il s'éloigna vers un groupe dont il ne comprenait pas la langue : du néerlandais, probablement. Il déploya sa serviette et s'enduisit consciencieusement de crème solaire en essayant de se concentrer sur chacun de ses petits gestes. À force d'efforts soutenus, il parvint à se calmer puis à fixer son esprit sur quelques sensations élémentaires : le soleil qui piquait

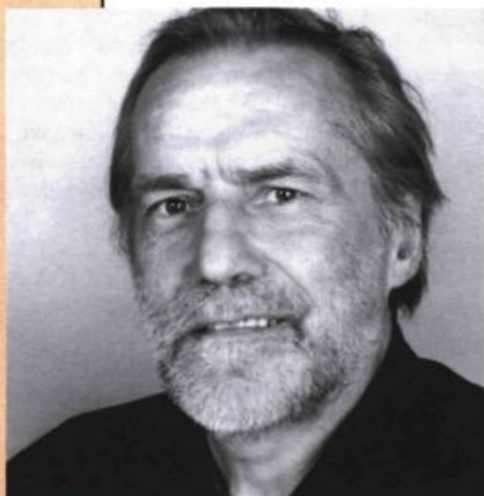


photo : Michel Bourassa

Réal Ouellet

légèrement la peau, les branches d'un arbre inconnu ployant avec grâce sous le vent... Un engourdissement bienheureux l'emporta.

Il se réveilla heurté au pied par un sac de plage encombrant.

– Perdóneme, Señor, perdóneme !

– De nada, Señor. Buenos días.

Les sacs de plage des touristes portaient l'inscription d'une agence de voyage de Montevideo. Dans son espagnol hésitant, Philippe leur demanda s'ils venaient d'Argentine et la conversation se noua moitié en anglais, moitié en espagnol. Se sentant mieux de parler à des gens aimables et décidés de profiter de leurs vacances, il étendit la main pour les inviter à s'installer près de lui. Il prenait même plaisir à les entendre deviser joyeusement. Après quelques minutes de silence, une jeune fille lui demanda :

– ¿El Señor esta aquí por la semana ?

Il répondit affirmativement et sentit un certain trouble passer dans sa propre voix. La jeune fille, plus pâle que les autres, avait des yeux noirs comme le corail dont on fait des colliers et une lueur triste venue des profondeurs de son être, comme chez certains Indiens du Mexique. Bien qu'elle semblât connaître l'anglais, elle ne parlait qu'espagnol, devinant sans doute que Philippe préférait apprendre cette langue plutôt qu'utiliser celle du puissant voisin états-unien qui cherchait à étouffer le fier peuple cubain.

– Me llamo Manuela. ¿Y usted ?

– Philippe.

– Felipe ! c'est merveilleux, s'exclama-t-elle en riant.

Elle lui apprit que son jeune frère s'appelait aussi Philippe et qu'elle l'adorait. La conversation continua à bâtons rompus. Les mots venaient maintenant plus facilement à Philippe, dont les hésitations déclenchaient souvent un éclat de rire cristallin. Manuela semblait comprendre tout ce qu'il disait, et même deviner ce qu'il ne disait pas.

– Pissa ! Piza ! One dollar. Pissa ! Piza !

Il allait lui offrir une pizza quand Manuela suggéra plutôt d'aller manger des fruits de mer au bout de la plage. Il mangea et but avec appétit, puis il avala cul sec un vieux rhum qui brûlait la bouche. En retournant sur la plage, il se sentit tout chose quand le bras de Manuela toucha le sien. Il mit la main sur son épaule dont la peau était chaude et soyeuse. Tout en marchant, elle le frôlait de sa hanche, le regard droit devant elle. De temps à autre, elle lui jetait un coup d'œil furtif et souriait. Philippe était intimidé de cette présence tout contre lui et, en même temps, il se sentait bien comme il ne l'avait pas été depuis longtemps. Elle l'entraîna dans une crique séparée de la plage par un amas rocheux, là où les touristes ne s'aventuraient pas.

Ils se baignèrent, nagèrent côte à côte quelques dizaines de mètres, puis ils se séchèrent sous le soleil brûlant. Un vent léger remuait à peine les feuilles dont l'une se détachait parfois pour flotter mollement dans l'air. « Tu sens bon », aurait-il aimé dire, mais les mots ne lui venaient pas. Au reste, ce n'était pas vraiment ce qu'il voulait dire. Il la *sentait* bonne et belle au toucher, avec sa peau qui irradiait une douceur chaude, légèrement moelleuse.

Il aimait sa voix basse qui prononçait le français avec un accent québécois surprenant. Elle parlait du « crime » des États-Unis qui maintenaient leur blocus économique sur l'île, de sa famille paysanne qui cultivait la canne à sucre ; elle expliquait que le nom *Guardalavaca* venait d'une époque lointaine où les éleveurs de bestiaux s'avertissaient de l'approche des vaisseaux pirates qui volaient leurs animaux : « Guarda la vaca ! », criaient-ils, en se relayant d'un hameau à l'autre. Philippe passait de l'indignation à l'euphorie légère, avide d'en connaître davantage sur ce monde qui l'avait jusque-là laissé indifférent.

À la fin de l'après-midi, au moment où le soleil disparaissait derrière la montagne au-delà de la masse d'eau sombre, ils se retrouvèrent dans une cabane au toit couvert de feuilles de palmiers. Il coula en elle comme dans l'eau tiède de la mer, dans un état mi-conscient où avait disparu toute sa peine des derniers mois.

Quand ils furent entrés dans sa chambre d'hôtel, Manuela recula d'un pas pour dire :

– Philip, if you want me for the night, it's twenty dollars. A hundred for the week.

Philippe prit son portefeuille, lui donna cent dollars et lui dit, presque suppliant :

– Please, go away now ! Please, Manuela.

Manuela l'embrassa sur la joue et sortit, la démarche timide comme si elle n'osait le regarder. **NB**